

*28 Mai 2007 - 3 Décembre 2007
Marie Hélène et Pierre*

Correspondance de voyage



Lundi 30 Juin 2007- Petit point général pour les amis

Comme promis à ceux qui nous sont si chers, voici quelques nouvelles de notre périple.



Partis le 28 mai de la maison, voilà 31 jours exactement que nous avons quitté notre village de la Drome. Bien préparés dans nos têtes mais pas franchement dans notre corps.

Finalement, ça va plutôt de mieux en mieux et le sol des campings ou des bords de rivières, la nuit, nous paraissent de plus en plus doux.

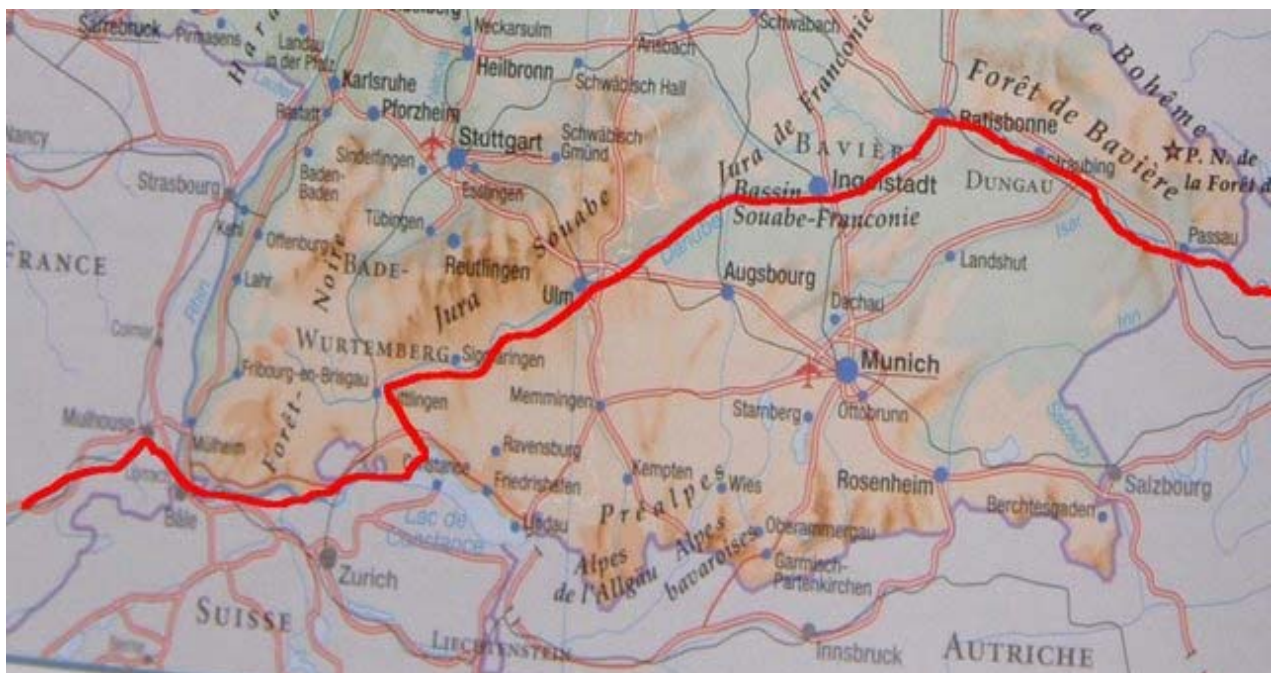
Signe d'amélioration, en arrivant au bivouac le soir, nous trouvons le temps de nous promener, de deviser ensemble ou de faire des rencontres avec d'autres cyclo voyageurs. Car il y en a quelques uns

Comme chaque cyclo roule a peu près au même rythme, entre 70 et 90 Kms par jour, on finit par se retrouver entre habitués : américains, suédois, mais aussi allemands ou natifs du pays traversé.

Mais faut pas rêver. Ces rencontres se comptent sur les doigts d'une main

Du coté du matériel, tout va bien. Zéro crevaison, tout juste besoin d'un peu d'huile sur la chaîne chaque 1000 kms. L'expérience tirée des voyages précédents, notamment Compostelle avec ses crevaisons quotidiennes, a bien servi pour choisir des pneus spéciaux allemands. C'est la même marque qui équipe les vélos en libre service de Lyon, Marseille ou Paris, ou ceux des facteurs.

La tente n'est pas très grande, mais parfaitement étanche. Heureusement car nous avons de la pluie au moins une fois par 24 heures. Certains orages font même peur tant les éléments sont violents, avec chutes de branches voire d'arbres entiers.



Ce jour, 31 ième, nous sommes à BUDAPEST avec 2200 Kms au compteur. Bizarre de revoir des lieux que nous avons visités il y a quelques années après 2 h d'avion seulement...

Après avoir suivi le Rhône, la Saône, le Doubs, le Rhin jusqu'au lac de Constance, nous longeons le Danube rejoint à Dillingen. Le fleuve se nomme Donau en Allemagne et maintenant Duna en Hongrie.

France, Suisse, Allemagne, Autriche, puis Bratislava en Slovaquie, Budapest en Hongrie. Nous allons poursuivre avec la Serbie et Belgrade puis la Roumanie en passant les portes de fer, défilé du Danube dans les Carpates. On rejoindra ainsi la Mer Noire, En suivant la côte Bulgare, nous rejoindrons Istanbul. Au train où vont les choses, et sauf ennui d'ici là, on devrait atteindre la Turquie pour les premiers jours du mois d'Août et Jérusalem avant le 15 septembre

Depuis la Suisse, nous avons des voies cyclables presque en continu. En goudron ou en gravillons bien tassés. Le Danube s'élargit progressivement ; mais il reste propre et on peut encore s'y baigner aux portes de Budapest

De temps à autre, il se rétrécit pour passer entre des montagnes et ressemble fort à ce moment à la Loire dans sa partie haute avant Saint Etienne pour ceux qui connaissent.

Finalement ce sont les chemins de France qui auront été les pires. Pas de balisage, peu de pistes cyclables sauf après DOLE. Des chemins de halages en terre, herbe et souvent boueux. Si on rajoute le vent dans le nez des 10 premiers jours, nous avons vraiment subi un « bizutage cyclo » dans les règles.

On a fait étape de repos a Vienne, avec visite, en touriste et en bus des hauts lieux historiques. Visite de l'histoire pré

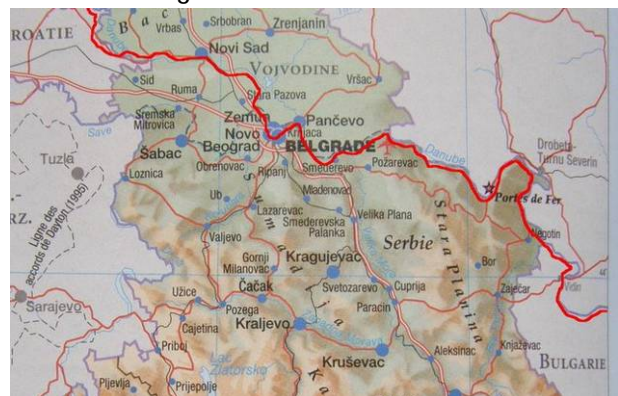


contemporaine, où le saint empire romain germanique et la dynastie des Habsbourgs pilotaient l'Europe, fournissant les femmes de nos élites, en passant par celles de Napoléon.

Ce repos était d'autant plus mérité que nous avons passé quelques nuits assez agitées. Même et surtout dans les campings... En Autriche, par exemple, ou le 23 juin, tout le pays fête l'arrivée de l'été avec musique, bière, feux d'artifice jusqu'à l'aube.

Curieusement, nous sentons juste maintenant que nous commençons à être loin de chez nous.

La Slovaquie et la Hongrie semblent pour nous le début de "l'étranger". Question de langue, de monnaie aussi car si on reste bien dans l'Europe, nous avons quitté la zone euro et depuis, la gymnastique des taux de change a commencé.



Ayant passé le cap des 2200 Kms, je commence aussi à me dire que nous allons peut être réaliser, pour de bon, notre projet de 1/4 de tour de la planète qui doit

nous conduire du 45 ième parallèle nord au 45 ième sud. Bien conscients cependant d'avoir probablement "*mangé notre pain blanc*" en Europe. La suite sera moins simple. Pays moins riches, moins équipés en camping ou autres, pistes cyclables, routes plus dangereuses, montagnes plus difficiles que les chemins de halage et climat d'été possiblement caniculaire.

Nouvelles infos quand nous serons arrivés à Istanbul

Bonnes vacances a ceux qui en prennent et bon job pour ceux qui bossent

Marie Hélène et Pierre





24 Juillet - Dépêche Reuters

BUCAREST/BELGRADE (Reuters) - Douze personnes ont succombé ces dernières 24 heures à la vague de chaleur qui affecte depuis une semaine le sud de la Roumanie, ce qui porte le bilan de la canicule à 30 morts.

« Les mesures d'urgence imposées lundi dans cinq comtés du lit du Danube et à Bucarest seront toutefois levées dans la journée, les prévisions annonçant une baisse des températures », a déclaré le ministre de la Santé Eugen Nicolaescu.

En Serbie, pompiers, militaires et volontaires sont aux prises avec une cinquantaine de feux de forêt qui s'étendent sur 2.500 hectares, alors qu'un record de chaleur vieux de 81 ans a été battu à Belgrade, où le mercure atteint 43°.

Des incendies ont également été signalés en Bosnie, au Monténégro et en Macédoine, également touchés par la vague de chaleur et qui ont connu un hiver particulièrement sec.

Le 30 Juillet Petit point pour ceux qui nous ont gentiment soutenu par mail

La traversée de la Bulgarie du Danube à la Mer Noire a été difficile. Les corps commençaient à se faire sentir. D'autant que nous étions en pleine vague de chaleur. Plafond à Belgrade avec 43 degrés... Nous avons en projet une fois VARNA sur la mer noire atteinte, de trouver un bateau genre ferry qui ferait du cabotage le long de la côte, afin de rejoindre doucement ISTAMBUL. Cela nous

aurait fait 24 heures de repos. Il faut dire que comme des forcenés nous n'avions pris qu'une seule journée sans rouler. C'était à VIENNE en Autriche il y a bien longtemps...

A VARNA, pas de bateau. Qu'importe, après notre bivouac sur la plage, nous pensions qu'il suffisait de rouler un jour de plus, en suivant la côte vers le sud pour trouver le bon port et le bon bateau. Mauvaise pioche !. Route de type Corse, on monte 500 m au dessus du niveau de la mer puis on redescend 500 m puis on remonte etc... Nous avons fait cela trois jours avant de nous décider à faire les 250 km restant, unissant la Bulgarie et la Turquie, en bus. C'est donc de nuit et par des routes de montagne, hyper dangereuses tant le trafic de camion est intense, que nous avons gagné la Turquie.

Trajet de nuit lui même usant, avec réveil nocturne pour les passages de frontière. Queue, entassée 2 heures, pour la vérification des passeports au milieu de voyageurs descendus de nombreux bus. Déchargement de tous les bagages pour la douane, puis rechargement ... Malgré notre attention soutenue lors des manutentions, (et les 10 euros de bakchich qui avaient été nécessaires au dernier moment pour obtenir le chargement des vélos) les dérailleurs vont souffrir.

Plus on approchait de Istanbul, et malgré

un lever de soleil magnifique, plus mon souci grandissait. Comment allons nous faire, en vélo, dans cette mégapole de 100 kms, lacérée d'autoroutes parcourus par des chauffeurs fous ? Les Turcs sont très accueillants, très gentils, sauf au volant. La traversée de la ville a été très éprouvante, car nous avons dû emprunter ces énormes autoroutes urbaines, changer de direction, nous tromper, enjamber les rails de sécurité pour éviter de revenir en contresens..... Frôler la mort dix fois. L'arrivée au port a été le plus grand soulagement de ma vie et l'émotion m'a saisi la gorge d'avoir imposé cela à Marie Hélène.

Pour attaquer l'Anatolie, nous avons depuis longtemps prévu de traverser en FERRY (1H) la mer MARMARA en débarquant à MUDANYA en face d'Istanbul. Dans cette pittoresque petite ville, nous avons passé deux nuits de suite afin de récupérer.

On n'a plus 20 ans, et les corps souffrent. Sécheresse et chaleur aidant, ce sont des problèmes de peau avec son lot de mycoses ou cystites, mais aussi réveil des faiblesses préexistantes. La sciatique s'est réveillée, et je ne peux plus marcher au delà de 200 m. Sur le vélo, la sciatique me laisse tranquille mais c'est le dos qui tire.... Que dire des crampes qui obligent à recharger le potassium perdu avec la transpiration ou de la gastro nocturne épuisante qui a suivi l'excès de prunes pourtant gentiment cueillies sur l'arbre pour nous.

A part ces « *petits problèmes* », ça va.

L'Anatolie ressemble pas mal à certaines parties de l'Espagne centre et sud que nous avons traversées sur les chemins de Compostelle. L'altitude de 800 à 1200 mètres rend l'air respirable. Surtout la nuit où on peut désormais se reposer pour de bon. Si nous sommes dans un hôtel. Car quand on bivouac, même si on n'éprouve aucun sentiment de franche insécurité. le repos est de moindre qualité. Mouches, sol

dur, attention (sans peur mais attention quand même) aux gens qui passent pour dire bonjour, les curieux, les vaches, les moutons ou les bergers....

On peut traverser la Turquie par les grands axes comme on traverse la France par les autoroutes. Du bruit, énormément de bruits, moteurs qui peinent en côte, tombeau ouvert en descente, de la poussière, des aires de repos et beaucoup d'ordures. Et des motels.... Ca va plus vite du Nord au Sud, mais dans ces conditions on ne verra rien de la Turquie, des Turcs comme on ne voit rien de la France des français dans les stations TOTAL de l'Autoroute A 7.



Nous sommes à ESKISEHIR près de 800 m altitude. Petite ville de 200 000 habitants à 200 Kms plein Est de la capitale ANKARA. Une nouvelle journée de repos dans un petit hôtel est nécessaire. Journée de repos veut dire coucher à 18 h, lever à 09h, sieste de 12 h à 18 h, puis re-coucher de 19 h à 06 h le lendemain où on repart. Avec passage au Cybercafé on lit, les nouvelles des uns et des autres, avec plaisir et souvent émotion. C'est fou comme on devient sensible quand on est fatigué.

Demain on part franc au sud. Finies les grandes et moyennes routes. On plonge sur les chemins dits carrossables sur notre carte Allemande très précieuse, car elle

donne les altitudes et marque les chemins agricoles. On a fait 4190 km pour venir ici, en deux mois. On va baisser le rendement. Car on a peut être trop forcé, nous jetant goulûment sur les Kms à abattre, comme si on devait prouver ou se prouver quelque chose. La réalité, c'est que le seul mental, la seule volonté d'avancer ne peut contraindre tout à fait nos corps de cinquantenaires bien tassés. (57 pour l'un un peu moins pour l'autre)

Pour autant, il y a du plaisir. Beaucoup de plaisir. Dans les rencontres pluriquotidiennes de Turcs accueillants : Thé offert plusieurs fois par jour, saluts de la main et du Klaxon de tous les

camionneurs. Factures de légumes à l'épicerie payée par un retraité qui a travaillé aux Pays Bas, soirée dans un gourbi avec un couple d'ouvrier agricole, pile de nos ages, qui vit sans électricité et avec lequel on va échanger simplement malgré nos langues différentes.

Pour mieux apprécier, c'est décidé, nous allons prendre notre temps. D'autant que rien ne presse et le RV de Chypre, dans moins de 1000 Kms, prévu avec Mathieu et Mary est pour la fin du mois.

On vous embrasse

Pierre et Marie Hélène

7 Août

Le dernier message rapportait une grande fatigue, la suite se présente mieux après deux nuits dans un petit hôtel a HELSHIKEHIR. Une bonne partie de notre fatigue venait, en plus du soleil et du vent, d'un abus de goudron. En fait, comme pour les marcheurs à pied, le goudron est régulier et dur, il n'amortit aucune secousse qui secouent le dos et le cou et les bras. Il pousse à aller plus vite tout le temps, et sa couleur capte et renvoie la chaleur au maximum. En plus, la circulation bruyante des poids lourds et leur danger oblige à se concentrer au lieu de se détendre, dans le cadre des paysages assez fantastiques.

Nous avons donc piqué vers le sud est, puis franc au sud et sommes maintenant à KONYA. Altitude 1016 m et population en croissance constante avec plus de 800 000 habitants à ce jour. Il est assez extraordinaire de rouler quasiment en

plein désert et brutalement de voir se dresser d'innombrables immeubles neufs qui entourent, sur des surfaces considérables un centre ville ancien. Un tramway dessert tout cela jusqu'à l'université qui est à 20 Kms du vieux centre et de sa mosquée d'Aladin. A la vitesse de croissance de ce pays moderne, industriel et agricole, ou ça bosse quasiment jour et nuit sans repos le dimanche, cette ville fera bientôt un million d'habitants.

Il est certain que la Turquie sera un pôle très fort de notre Europe dans peu de temps. Les routes sont déjà numérotées en mode européen et les plaques de voitures n'attendent que les petites étoiles sur le petit rectangle à fond bleu déjà présent. Vu de loin, les petites gesticulations politiciennes franco-françaises sur la Turquie et l'Europe ne sont que verbales et à seule destination électorale intérieure. C'est certain, nos enfants et leurs enfants vivront bien dans une grande Europe, apaisée.

13 Aout

Nous sommes dans la traversée du TAURUS, chaîne de montagne qui nous barre encore l'accès à la méditerranée. Pour éviter la nationale et son lot de poids lourds, j'ai visé les petits itinéraires par les villages de montagne...

Si j'avais su , j'aurais pas dû !

Hier, dans un effort extrême, nous avons parcouru seulement 13 Kms en vol d'oiseau calculé par le GPS ! Et 30 Kms au sol, relevé par le compteur kilométrique de guidon. Pour l'essentiel ce furent des pistes de rocailles de montagne, où l'on a dû pousser les bicyclettes comme des forcenés. L'une après l'autre et chacune à leur tour.

Nous avons projeté de suivre la Blue River (Rivière Bleue), qui est effectivement d'un bleu laiteux, à l'image du Blue Lagoon en Islande. Nous imaginions un fond de vallée verdoyant et plat. Pas du tout. Nous avons dû affronter des gorges pires que celles de l'Ardèche: Il a fallu monter d'un côté, puis une fois en haut, redescendre de l'autre

pour traverser sur un pont, remonter en face puis redescendre et ainsi de suite. Avec une température torride. Tout ça en tombant en panne d'eau, en cassant une chaîne ... et en 10 heures d'effort.

Mais nous avons encore rencontré des Turcs dans quelques villages isolés, à l'accueil du passant d'une telle fraternité que l'on se sent tout bête avec nos relations occidentales. Séance tenante et en arrêtant toute tâche en cours, nous sommes conviés et servis. Eau fraîche, fruits, noisettes, thé à volonté, crêpes de pain, le tout servi sur un plateau posé sur les tapis à même le sol.

On en oublie immédiatement les efforts démesurés fournis pour être là.

J'arrête là, car nous venons d'apprendre la mort brutale d'un de nos meilleurs amis qui nous avait accompagnés, avec son épouse sur nos premiers kilomètres. Alors nous n'avons pas le cœur, aujourd'hui, à raconter plus avant nos petites souffrances et nos grands plaisirs.

Pierre et Marie Hélène



16 Août 2007 Enfin en ville !

Il fait chaud, très chaud en Turquie au mois d'août. Pourtant il est un avantage, celui de rencontrer de nombreuses familles Turques en vacances. Elles vivent en Hollande, en Allemagne. En France ... et reviennent, en 3 jours de voiture non stop, au pays pour les congés annuels. On peut donc échanger plus facilement dans notre langue. Et voyez comme le monde est petit. Nous avons été abordés, puis accueillis dans une famille de 4 générations dont la troisième habite à Saint Etienne dans la Loire, tout près de chez mon propre père. Un oncle Turc immigré de longue date faisant même son jardin potager contre notre maison familiale de Cote Chaude. Incroyable. Quel plaisir irréel, à 4000 Kms de chez soi, d'écrire un petit mot qui sera remis en main propre à son père dans quelques jours ...

Ils sont inquiets pour nous car la zone que nous allons emprunter, sur près de 200 Kms traverse des zones inhospitalières, semi désertiques, avec chats sauvages chiens de troupeau ou autres serpents... « *Comment allez vous faire la nuit ?* ».

On a rien écouté, comme d'habitude.

J'ai eu les peurs de ma vie. Marie Hélène, probablement plus inconsciente encore, semble avoir moins souffert. Depuis cependant, sa croyance aveugle sur l'invincibilité de son partenaire est remise en cause.

En Anatolie, sur ces zones arides et pelées qui s'étendent entre 1200 et 1400 mètres d'altitude sur des espaces immenses, il y a des troupeaux de moutons, des bergers qui les gardent, montés sur des ânes... et des chiens de troupeau.

Des chiens, mais pas n'importe lesquels. Des molosses, babines écumantes, dotés de colliers en fer forgé avec des pointes acérées de 10 cm tout autour du cou. Leur travail: sécuriser les troupeaux.

L'hiver, les loups affamés attaquent. Ces chiens sont dangereux, et les colliers qui sont là pour protéger leur garrot dans leur combat avec les loups rajoutent à leur caractère effrayant...

Dangereux pour tout ce qui passe. Alors pensez, avec nos vélos chargés comme des mulets!

On a subi plusieurs attaques. Marie Hélène avait beau me dire "*Ne les regarde pas*", "*continue à pédaler*", "*ne t'arrête pas*", rien n'y a fait. C'est à moi qu'ils en voulaient et les bergers ont dû intervenir quand mes jets de pierre ne suffisaient plus.

Je dois avouer que les jours suivants ces premières attaques, j'ai lâchement laissé derrière Marie Hélène comme appât. Mon passage premier alerte les chiens, mais leur attaque vise toujours le deuxième. Jamais je n'ai pédalé aussi fort et vite, même en côte, que ces derniers jours. Un oeil dans le rétroviseur je surveillais les événements, (j'aurais fait demi tour si nécessaire). « *Sales cabots* », « *la ferme* », « *couchés* ». Je l'entendais crier plus fort que leurs aboiements, mais jamais elle ne mettait pied à terre et ne cessait d'avancer. Au final et sentant ses mollets protégés par les énormes sacoches, elle avait raison. Courageuse ou inconsciente ? Plutôt courageuse et déterminée.

Reste qu'après ces émotions, j'ai modifié nos plans, afin de traverser des zones plus irriguées, plus cultivées et donc et avec moins de troupeaux.

Aujourd'hui, enfin, on est en ville. Ça pue... mais il n'y a pas de chiens d'Anatolie. Et l'Internet permet de vous faire partager nos, ou mes, frayeurs. Dans moins d'une semaine, nous serons à SILIFKE, en bord de méditerranée, et peu de temps après avec Mathieu et Maryline dans un bel Hôtel de Chypre pour une semaine de repos complet. Pierre et Marie Hélène

Mercredi 29 Août

A Chypre, la rencontre avec les enfants a été super. Mat et Mary on fait le voyage, pour prendre leurs vacances, mais aussi pour nous apporter gentiment quelques produits indispensables. Boules Quies par exemple... On passe très facilement du camping sauvage à l'Hôtel 5 étoiles. Et on s'habitue vite, donc faut pas faire durer. En plus des sauvegardes des photos numériques sur des CD et rapatriement des notes manuscrites, nous en avons profité pour nous alléger encore de quelques kilos, lâchant définitivement les polaires, gros pulls et duvets, en échange d'une moustiquaire qui devient indispensable pour la suite du voyage.

Depuis 1974, Chypre est coupé en deux entre république turque du nord, reconnue par aucun état où presque et république de Chypre au sud, complètement imprégnée de langue et culture grecque. Au nord la religion musulmane et ses minarets, au sud les orthodoxes et les églises.

La ligne de démarcation coupe en deux la capitale Nicosie, avec une zone tampon d'une centaine de mètres, gardée par les soldats de l'ONU. Apparemment la situation se détend. Europe oblige, car Chypre est un des 27 états européens. Les soldats turcs devront bien se retirer un jour pour permettre à leur pays d'intégrer cette Europe convoitée. Pour autant ce fut notre premier contact avec les murs, les barbelés, les soldats armés, les miradors et autres blockhaus.

Nous sommes à Tel Aviv depuis hier. Pas facile d'arriver ici de Chypre. En fait nous avons imaginé prendre un FERRY reliant LAMASSOL, port sud de Chypre, à HAIFA en Israël afin d'éviter montage et démontage de vélo. Une fois à HAIFA nous aurions suivi la côte méditerranéenne jusqu'à Tel Aviv pour rejoindre Jérusalem, étape importante de notre périple. Mais dans un tel voyage, il y a beaucoup

d'impondérables. Certes, il existait à Chypre un bateau permettant de rejoindre Israël, mais seulement avec un billet aller-retour car Israël se protège de l'immigration clandestine... On a donc pris l'avion, avec son lot de petits problèmes. Démontage et emballage des vélos, avec tous les risques de casse lors des manutentions en soute, problèmes d'excès de poids et donc surtaxe et surtout, comme nous les savions, les difficultés à l'arrivée à Ben Gourion Airport.

Pas de problème de douane ou d'immigration, mais comme c'est le cas de tous les grands aéroports du monde, la jonction avec la ville se fait uniquement par un labyrinthe d'autoroutes avec son lot de gros trafic, ses bretelles en tous sens, et une signalisation en hébreux et arabe, mais heureusement aussi en anglais. Comme nous sommes arrivés à minuit passé, nous avons préféré attendre le jour pour nous lancer sur ces voies autoroutières. Donc bivouac sous l'oeil des vigiles et au milieu d'une activité intense de cet aéroport qui déverse en non stop ses milliers de passagers. Décidément, nous n'avons plus l'âge des nuits blanches... Pour nous, ne pas dormir une nuit vaut plusieurs journées de pédalage à 100 km par jour.

Mais enfin nous sommes quand même arrivés à Tel Aviv, 60 Kms de Jérusalem, carrefour des religions qui dominent le bassin méditerranéen, berceau de notre culture, et de notre histoire. On se pose pour visiter un peu, beaucoup, passionnément. Nous commençons à projeter la suite du voyage car rien n'est vraiment prévu encore pour la partie africaine. Elle représente le deuxième grand morceau de notre voyage. Plutôt tourné nature.

Heureusement il y a Internet. Cet outil est fabuleux car en quelques clics, on peut rechercher, comparer et acheter, en euro, ce dont on peut avoir besoin.

Par exemple, nous devons prendre l'avion pour rejoindre Nairobi au Kenya car nous avons depuis longtemps décidé de sauter le Soudan et l'Éthiopie. Cette région du Darfour, en totale insécurité, représente plusieurs milliers de kms. Grâce à cet outil, nous découvrons qu'il n'y a aucun vol direct. En partant de Tel Aviv, il faut passer par Roissy ou Francfort !. Outre la question du kérosène qui pollue la planète, on constate que le prix peut aller du simple au double si on part de Israël ou si on part de la Jordanie qui est à 100 Kms de vélo. « Inch Allah » nous déciderons du meilleur choix dans une semaine ou plus, une fois que nos pieds auront foulé le Sinai et trempé dans la Mer Rouge.

Côté santé, ça peut encore tenir. Nous achetons uniquement du LARIAM en prévision du risque de paludisme à venir. Côté vélos, la mécanique tient le coup. Plutôt que de tout démonter ici dans une révision complète, nous garderons les vélos dans leur état actuel. Je pense seulement acheter une nouvelle chaîne, une roue libre de secours et quelques pièces pour le cas



ou quelque chose pète à nouveau comme dans les passages difficiles des montagnes de Turquie.

A Tel Aviv, la sécurité dépasse le seul rôle des militaires. Il y a bien entendu des barbelés, des miradors et des soldats, mais le tout intégré dans une sécurité populaire de proximité. On vit avec, au quotidien, sans sentiment de tension d'ailleurs. Gardes devant tous les magasins, dans les lieux publics, les hôtels Habillés comme vous et moi, mais avec un gros revolver dans un étuis de ceinture ou simplement glissé dans le pantalon. Contrôle au détecteur de métal et fouille des sacs à mains sont de rigueur aux portes d'entrée.

On ne risque pas de se faire voler son vélo ou son sac dans ces conditions.

En creux, on réalise la grande richesse que représente la paix dans nos pays. Nous avons le grand marché européen, mais nous avons aussi et surtout la paix, alors que nos grands pères et pères s'entretuaient il y a peu.

Les voyages forment la jeunesse. Nous ne sommes pas si jeunes, mais en formation continue.

Pierre et Marie Hélène

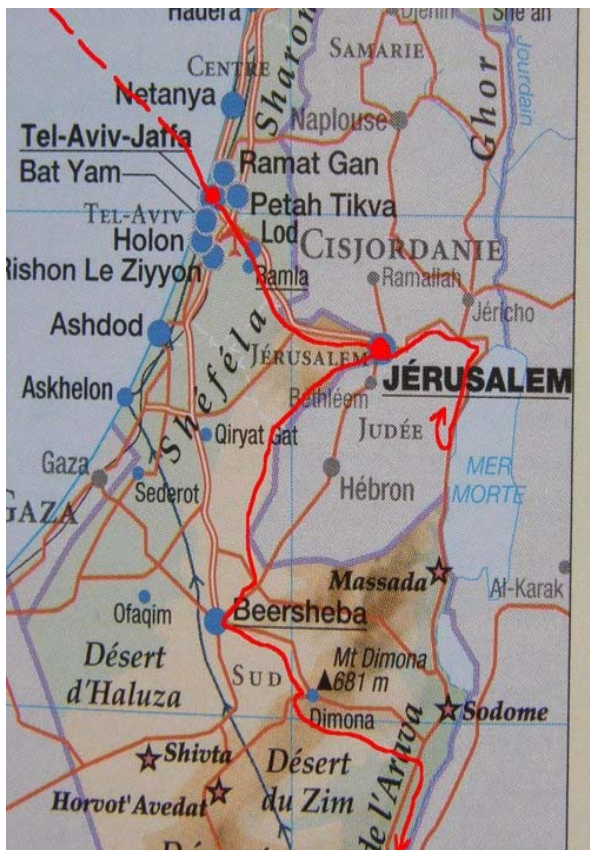


Jérusalem le 3 Septembre

Départ demain à l'aube pour le sud d'Israël. Après 4 jours passés dans cette ville mythique, le voyage se poursuit toujours plus au sud. Direction la Mer Rouge, en traversant le désert du Néguev où nous espérons rencontrer ses bédouins réputés.

J'ai quelques difficultés pour saisir au clavier ce petit compte rendu. Ce ne sont pas les trois lettres par touche qui posent problème, lettre romaine, caractère hébraïque et caractère arabe, mais question de lunette. Entre Tel Aviv et Jérusalem, elles se sont brisées sur une belle chute du vélo. Comme une première paire s'était déjà envolée dans une descente caillouteuse du Taurus, je ne dispose plus que de lunettes de soleil, non adaptées à la vue de près.

Nous avons prévu 3 paires seulement pour chacun...



Pour les « Cyclo rando pèlerins », la VIA DOLOROSA débute 30 Kms avant Jérusalem par une épreuve physique intense. Cela ressemble aux alpes maritimes, avec des côtes infernales de 20 pour cent, dans une chaleur de feu sous un soleil implacable. La ville est perchée à 800 mètres d'altitude, recouvrant plusieurs collines. Après c'est la descente vertigineuse, sans un lacet ni virage serré, jusqu'à la Mer morte (dead sea) à 400 mètres en dessous du niveau de la mer.

Laisant nos bicyclettes dans la vieille ville, nous avons fait, en bus, cette descente infernale de 1200 mètres. Véritable épreuve car le chauffeur tendait à somnoler sur ce toboggan routier. Arrivés en bas, après le Check Point car nous traversons une partie des territoires palestiniens, le soleil tapait à gauche du bus, coté chauffeur. Pas de problème. Afin de se protéger, il lui suffit de tirer le rideau obturant complètement sa vitre gauche. Masquant de ce fait le rétroviseur. Ce qui ne l'empêchait pas de doubler sur la route étroite...

Une fois descendus de ce bus régulier N° 486 à éviter donc, baignade dans la mer morte. Expérience physico-chimique plus que véritable baignade. Eau chaude, salée, très salée au point de faire mal si elle entre en contact avec la langue ou le visage. C'est vrai que l'on flotte en position verticale, les aisselles quasi hors de l'eau. La plage se réduit à 100 m de cailloux recouverts d'une épaisse couche de sel, entre des grillages. Nous étions seuls dans l'eau, et 3 autres touristes serrés sous un parasol. Très loin des magnifiques dépliants publicitaires des tours opérateurs qui proposent la demi journée, « bus-repas-baignade » pour 75 dollars. Mais peut être que ce n'était pas la bonne saison.

Les cascades de David, eau douce plongeant des 400 m de falaise qui bordent le rift et la mer morte, sont venues à point pour rincer à fond tout le sel accumulé sur

notre corps et nous rafraîchir dans cette altitude négative. Le rift constitue une immense faille qui va du Lac de Tibériade, puis la Mer morte, la Mer rouge et ainsi jusqu'au Mozambique en passant par le Kenya et la Tanzanie. C'est là qu'est née l'humanité à travers nos ancêtres comme la fameuse LUCY et autres ancêtres mis à jour dans les fouilles kenyanes et tanzaniennes. C'est aussi le chemin, fait à pied en 14 000 km et trois années par le couple Poussin et décrit en deux tomes passionnants dans Afrika Trek. Ce sera aussi notre guide ligne pour la suite du voyage. En sautant le Darfour en avion.

Jérusalem, « old city », est impressionnante. Affaires, religions,



populations, tout est entremêlé : mosquées, églises, synagogue. Commerce, business et artisanat. Pèlerins, touristes et locaux. Israéliens, Palestiniens. Juifs Chrétiens ou Musulmans. Mais aussi armée, police et milices. Revolvers, fusils d'assaut et Kalachnikov.... On en a le tournis. Dans la région, cela dure depuis 3000 ans si l'on se réfère aux ruines égyptiennes du port de Jaffa-Tel aviv et à la succession de construction-destruction du temple, des guerres, des dominations ou des occupations. La plus longue ayant probablement été l'occupation romaine.

Demain nous quittons donc la Casa Nova,

hébergement pour pèlerins tenu par les Franciscains. Beaucoup de touristes, mais pas de recensement en cours. Il y avait donc de la place pour nous et nous avons évité de finir au garage, forme moderne des étables d'antan. Nous étions entourés d'asiatiques les premiers jours, puis sont venus les italiens. Avantage on a eu des « pasta » à tous les repas, c'est bon pour nous car composés de sucres lents indispensables pour les cyclistes.



Coté mécanique, il faut signaler une deuxième crevaison pour le vélo de Pierre. sur la Jaffa Road en plein Jérusalem. Comme une dernière épreuve sur la Via Dolorosa.

Si nous ne séchons pas dans le Néguev, on pourra vous dire la suite en arrivant à la Mer rouge.

Marie Hélène et Pierre

Sharm el Scheik, South Sinai, Egypt le Samedi 15 Septembre

C'est sur fond de psalmodies sortant du haut parleur, et avec un "net opérateur" plongé dans le Coran que nous vous envoyons quelques nouvelles. Car si pour la plupart d'entre vous, c'est la reprise, la rentrée scolaire, la rentrée au travail et la rentrée politique après un été que nous avons compris assez maussade, ici c'est le début du Ramadan.

Malgré tout, on vous souhaite une bonne rentrée, une bonne santé, et de belles amitiés.

Partis de Jérusalem il y a plus de 10 jours, arriver jusqu'ici n'a pas été une mince affaire.

On n'a pas été raisonnable. Pourtant des cousins d'amis, rencontrés à Tel Aviv dans une soirée très sympathique, nous avaient mis en garde. Le trajet sera chaud, difficile, à risque même. Et c'est vrai qu'atteindre Jérusalem avait déjà été physiquement difficile, car en Israël ce n'est pas vraiment plat.

Après 4 jours passés à la Casa Nova des Franciscains et la visite d'une ville et d'une histoire qui vaut le voyage, nous en sommes repartis par une longue piste, en fond de canyon en suivant le chemin de fer sur une piste pour 4X4.

Après une pause à Bet Jemal, dans un monastère où nous avons retrouvé Frère Amédée, jeune cousin de Marie Hélène moine contemplatif à 28 ans et que nous n'avions jamais vu, nous avons suivi une nouvelle piste, passant à l'ouest de Bethléem, en limite de territoire palestinien, pédalant entre 500 mètres et 1 km de la frontière électrifiée. Au loin nous entendions des tirs, puis cela s'est intensifié, et on en menait pas large. Entre rester sur place comme initialement

programmé pour le bivouac ou poursuivre avec le jour, on a préféré poursuivre. Les tirs s'intensifiaient, pour aboutir à une véritable bataille d'armes automatiques de gros calibre.

C'est le ventre serré que nous poursuivions en direction des tirs, sans avoir le choix car la frontière nous bordait à l'est, et des barbelés à l'ouest. Jusqu'à déboucher sur un immense camp militaire israélien, véritable ville de garnison ne figurant sur aucune carte ! La bataille qui nous avait tant inquiétée n'était qu'un magistral entraînement !

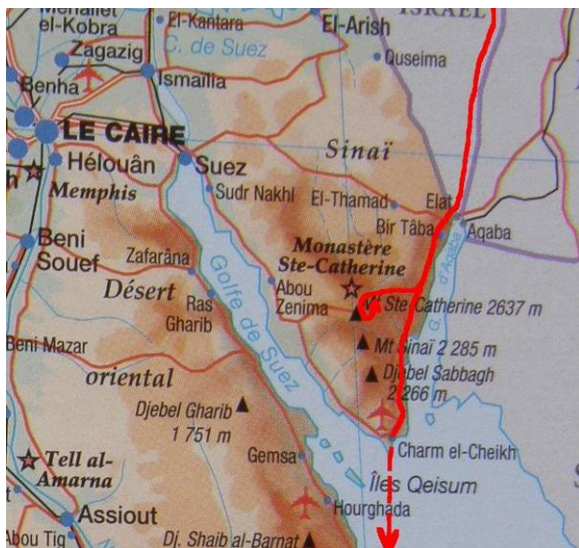
Plus au sud nous sommes entrés, à partir de Beer Sheva, dans le désert du Néguev. Paysages somptueux, évidemment désertiques, montagneux en tous sens, et très chaud comme il se doit. Il nous a fallu 4 journées avec 3 nuits dehors et une nuit dans une sorte de "Bagdad Café" israélien en plein désert, pour atteindre la Mer rouge et la ville d'Eilat, la plus au sud d'Israël.



Des températures extrêmes avec 42 degrés à l'ombre, cela veut dire que le soleil qui tape la peau donne des pointes à plus de 55 degrés. Avec des altitudes négatives car le fond du rift descend avec la mer morte à moins 400 mètres. Le bivouac à 100 mètres au dessous du niveau de la mer, avec un vent chaud assez fort pour nous empêcher de monter la tente nous laissera un souvenir pénible. Même si nous avons mis en oeuvre des trucs enseignés par des chameliers lors d'une précédente randonnée en famille dans l'erg tunisien.

Compte tenu de ce que l'on nous avait dit sur l'Egypte, bourrée de contrôles de police et multiples check point, inaccessible au tourisme en solo hors "*voyages organisés*", depuis les derniers attentats de Louxor et de Sharm el Scheik, nous avons décidé de passer par la Jordanie. En joignant Aqaba qui jouxte Eilat dans le golfe de la mer rouge, afin de remonter visiter Petra avant de prendre un avion pour Nairobi à partir d'Aman, capitale Jordanienne qui se trouve à la même latitude que Jérusalem.

Il faut se méfier des "*on dit*".



La Jordanie n'a pas voulu de nous et nous a refoulés dès le poste frontière.

Pas question de voyager en vélo chez eux. Ce pays ne veut pas d'ennuis avec un cyclotouriste abîmé. Pas tant par un terroriste que surtout par un chauffeur sur des routes incertaines.

L'Egypte par contre et contre toute attente, nous a laissés passer sans histoire. Comme quoi il ne faut jurer de rien. Pour autant, c'est en partie en bus que nous avons parcouru le Sinai.

Le Sinai est un désert, mais surtout c'est un immense et magnifique massif montagneux. Le sommet est à 2800 m, avec à ses pieds, à 1500 mètres d'altitude, le monastère réputé de Sainte Catherine, dont l'occupation sans discontinuité par des moines est la plus ancienne du monde. Eglise Copte je pense ou Orthodoxe au vu des icônes très anciennes. Beaucoup de visiteurs ou de pèlerins nous entouraient, notamment un groupe Orthodoxe, venu d'Ukraine avec Pope et Evêque, et de nombreuses femmes dont les cantiques ont enchanté le site une partie de la nuit. Splendide.

Par contre, je ne dirai rien des bus égyptiens, encore moins de leurs chauffeurs...

Un dernier mot pour confirmer la splendeur sous marine de la mer rouge. Même avec un simple masque et en bord de plage, on trempe dans un aquarium tropical bourré de poissons multicolores. Incroyable.

Si tout va bien, sans contre ordre, contre temps, annulation de vol ou autre, demain nous nous envolons pour Nairobi, et Lundi nous pédalons en Afrique.

Pierre et Marie Hélène

Arusha, Tanzanie le Mercredi 26
Septembre

Les dernières nouvelles, adressées depuis Sharm El Sheik en bord de Mer rouge annonçaient l'envol immédiat pour Nairobi, capitale du Kenya. Et nous nous réjouissions de passer enfin en Afrique après les nombreux tracas du moyen orient.

Il n'en a rien été. Pourtant tout avait bien commencé. Pédalage, contre le vent, jusqu'à l'aéroport de Sharm. Démontage des cyclos, emballage dans des bâches, avec protection des parties sensibles par les matelas de mousse servant au camping. On passe le tout dans les détecteurs rayons X, on obtient les cartes d'embarquement... Aucun supplément de bagage, c'est presque trop facile et on est bien content.

Patatras, au pied de la passerelle de l'avion, l'immigration met le holà à notre euphorie. Et ça tourne à la mauvaise farce. On n'a pas le bon tampon sur le passeport. On ne peut embarquer. Rien n'y fait. Les négociations, la colère de Marie Hélène "*but we have paid, we have paid*". Rien n'y fera. "*you enter at Taba* (c'est la frontière avec Israël), *you must exit at Taba*" En clair, sauf à présenter un véritable visa vous ne pourrez quitter l'Égypte que par la douane où vous êtes entrés.

Branle bas dans l'aéroport. Car Il faut décharger en catastrophe nos sacs, bagages et vélos de la soute de l'avion et respecter le créneau horaire de décollage..

Il fait nuit noire. On se retrouve à 15 Kms de la ville, les vélos (démontés) sur les bras, désemparés, et nous voyant contraints de retourner en Israël à Eilat fond du golfe de la mer rouge, pour nous procurer un visa, puis de faire le trajet en sens inverse une nouvelle fois.

Contre mauvaise fortune bon coeur. Nuit à coté de la mosquée, nouveau bus pour

Israël, nouveaux contrôles policiers tous les 50 Kms... Les visas seront obtenus encore un jour après, puis nouveau bus... je passe les détails.

Trois jours plus tard nous re-voilà à l'aéroport de Sharm, « tout frais tout rose ». Mais on joue de malchance. Tout est bon, visa, billets Mais c'est le vol Caire Nairobi qui n'existe pas ce jour là !. Le sort s'acharne sur nous. Nouvelle nuit à Sharm. Finalement après 4 jours de démarches et Kms en bus local sous le soleil ardent, c'est le vrai départ. Reste que l'escale avec changement d'avion au Caire nous inquiète au vu des péripéties passées.

En fait, au Caire c'est vrai que c'est agité. Un dernier, et bien obligé, bakchich en euro au policier armé en faction nous ouvrira enfin les portes du vol international pour Nairobi.

Changement de décor.

Nairobi, petit aéroport, altitude 1800 mètres, 18 degrés à 05 Heure du matin. Accueil très sympathique par des femmes Kenyane, tout sourire. On avait oublié qu'il y avait des femmes dans ce monde, tant le moyen orient est une région dont la vitrine est quasiment exclusivement masculine. On avait oublié que les touristes pouvaient être attendus dans une ambiance paisible, notamment sans armes et contrôles policiers multiples.

Départ plein sud, trop contents de pédaler enfin. Comme si nos jambes avaient besoin de se dérouiller après une période où la tension était plus psychique que physique.

On attaque l'East African Highway. C'est une route, que l'on dit goudronnée sur tout son trajet, qui relie le Caire au Cap.

Au départ, c'est encombré. Des camions partout, de la fumée, du bruit. Un goudron défoncé, d'autant plus que les travaux en

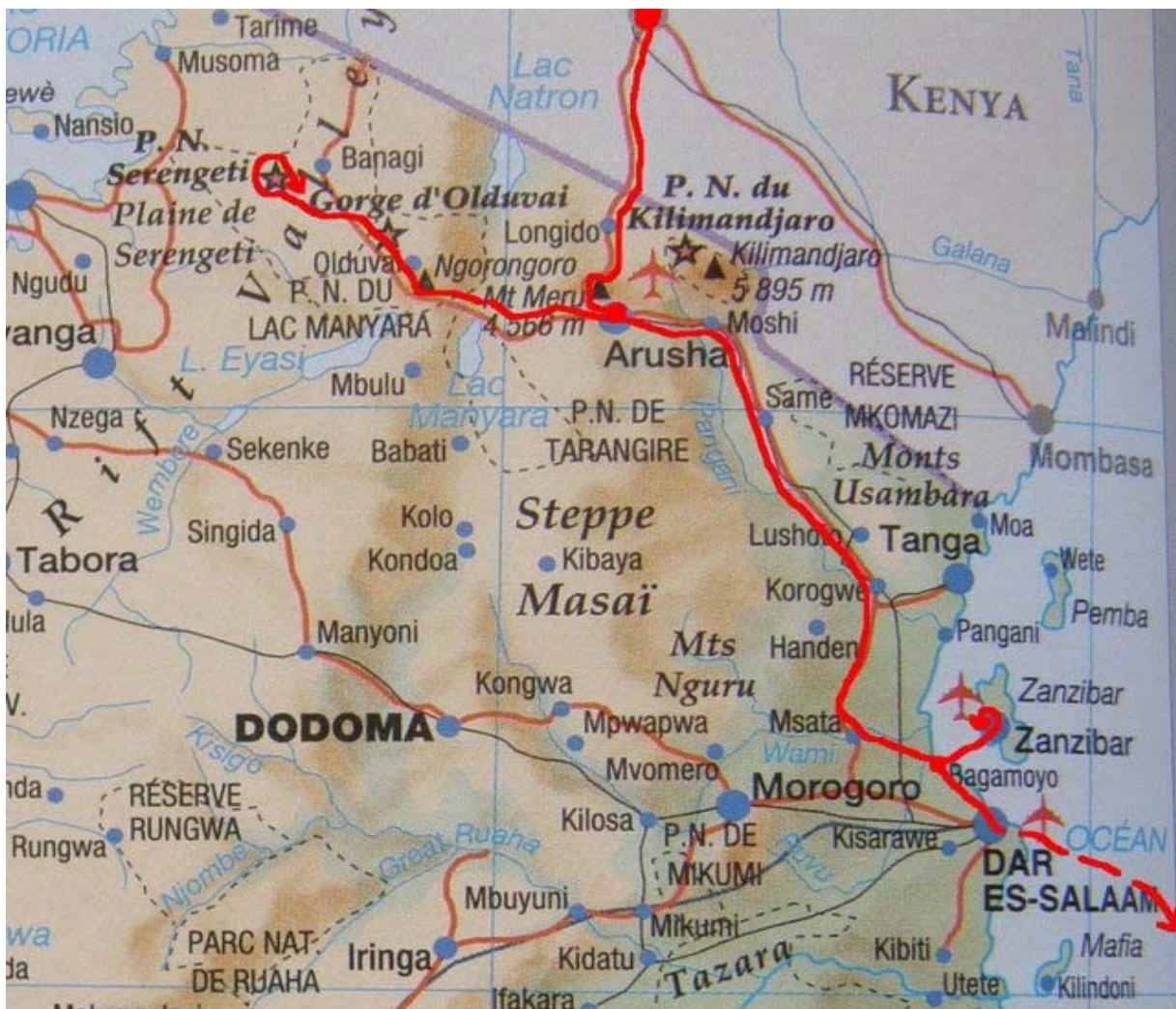
cours construisant un nouvel axe en sortie de Nairobi a fait abandonner le nécessaire entretien du quotidien.

Mais surtout des piétons. Des dizaines de piétons, des centaines, des milliers peut être, sur les bas-côtés, sur la route, partout. On est au Kenya, ça marche, ça court, ça circule pour gagner la ville ou quitter la ville. Pas mal de vélos aussi. On roule à gauche et on a failli l'oublier !

Tout cela crée une ambiance africaine, mais sans stress. Malgré l'attention que nous devons avoir pour ne pas nous faire écraser, on est plutôt cool. Rien à voir avec la semaine précédente. Peut être aussi que la température agréable contribue a notre détente. Car c'est vrai que nous avons eu chaud, très chaud, depuis... la Bulgarie.

Rapidement c'est la campagne. Ici on dit la brousse. Les hauts plateaux du Kenya, avec en ligne de mire le Kilimandjaro. On l'aperçoit plus qu'on ne le voit. Pollution de la ville au début, puis surtout brume très fréquente qui entoure ce sommet encore enneigé de 5800 m.

Et premiers contacts avec la faune africaine de cette plaine Massai. Malgré mes efforts, je ne vois pas de girafe, de zèbre ou autre antilope.... Par contre le peuple Massai, toujours drapé de vêtements, sortes de toges, de couleurs très vives, où le rouge domine, est un peuple de berger. Vaches, chèvres, brebis de partout, mais aussi ânes et ... dromadaires. Avec de la poussière car le terrain, la savane ou les buissons sont secs, secs secs.



Des bergers, souvent très jeunes de moins de 10 ans pour les chèvres, avec leurs "toges" rouges, une machette à la ceinture et une longue baguette à la main, mais pas de chien.

Jamais de chien ou presque. On n'est pas en Anatolie et nous pouvons rouler complètement décontractés.

Le bain de nature est total. Total au point de nous laisser aller à quitter la route pour faire de petites siestes sous un campement ombragé de fortune avec notre bâche accrochée dans les acacias épineux. En faisant attention quand même, car les premiers animaux sauvages vont se dévoiler dès notre premier écart: Ce sont les serpents. Il y en a beaucoup et mieux vaut faire gaffe où on passe la roue, où on pose le pied.

Avantage, on ne mettra pas longtemps pour apercevoir une sorte d'autruche, qui se nourrit justement.... de serpents.

Les premières nuits, passées dans des petits "hôtels" africains sont délicieuses. Fraîcheur, calme, très économiques. Entraînant une baisse de vigilance sur le suivi de la carte.

Au point de nous retrouver par deux fois, en « rase campagne - rase brousse »

Le soleil déclinant, à au moins 30 km de tout, sans réelles provisions, avec peu d'eau et surtout sans hébergement, même pas de petite chambre sommaire. En Afrique, Hôtel veut souvent dire une pièce avec un lit, des latrines dehors sous forme de trou dans un cabanon, et salle de bain se résumant à une pièce fermée et un seau d'eau froide. Pas cher, mais spartiate

Bien heureusement, il faut croire que la providence veille sur nous. Surgit d'on ne sait où, au bon moment, une fois ce sera Michael au Kenya, une fois David en Tanzanie, qui nous sortiront d'affaire. Dans

des villages massai, au sein d'un enclos protégeant leurs propres bêtes des hyènes ou autres prédateurs nocturnes, nous pourrons monter la tente et dormir presque en paix.

A jeun ou presque car évidemment il n'y a pas « *d'épicerie* » dans ce genre de villages qui vivent en autarcie, mais au moins avec de l'eau, et surtout sans danger.

Avec eux nous découvrirons aussi les antilopes, qui n'étaient jamais bien loin de nous, mais que nos yeux d'occidentaux ne savaient pas voir.

Nous voilà donc à ARUSHA, deuxième ville de Tanzanie, prospère grâce à l'élevage des animaux et celui des touristes. Arusha est le point de départ pour les plus belles réserves du monde. Moins connues que celles du Kenya, mais premières réserves Africaines en terme de surface, de richesse animalières, de sommets aussi. Mais surtout, avec le Rift, berceau de l'humanité, car les scientifiques, au vu des fouilles et fossiles découverts de plus de 1.8 millions d'années, s'accordent maintenant à voir ici les premiers signes d'émergence de la vie humaine

(A ce sujet, on ne peut que conseiller, à nouveau, de lire « Afrika Trek » écrit par les Poussins, qui ont fait, à pied et en trois ans, le trajet du Cap à Tibériade, sur les pas de la genèse de l'humanité. Je pense souvent à eux, à leur courage pour un trek tellement « supérieur » à notre "petit périple" même si Marie Hélène me rappelle aussi leur âge et le notre. (28 contre 57)

Mais "ville prospère" sur les dépliants touristiques veut dire ici en développement. L'Internet est partout, mais le courant électrique reste incertain. Pour preuve la ligne électrique kenyane, qui alimente en moyenne tension la ville frontière et touristique de Namanga, a vu sa construction achevée il y a seulement trois mois. C'est dire.



Quand à la partie Tanzanienne de Namanga, elle utilise les groupes électrogènes pour les bâtiments de la douane, le reste de la ville fonctionnant à la lampe à pétrole. C'est "couleur locale" décrite comme "authentique" dans les topos-guides. Joli vu d'Europe, mais au quotidien, les africains aspirent à autre chose, et on le comprend bien.



En ce qui concerne la Trans African Highway, si commode car garantissant une circulation possible, même en saison des pluies, il ne faut pas fantasmer en nous imaginant pédalant sur une autoroute. Cette Trans African se résume, pour l'essentiel, à un goudron irrégulier et une largeur de départementale. Ce qui est déjà un super progrès à côté des pistes de terre. Pistes certes plaisantes pour les 4X4 des touristes, mais c'est tout.

Dans les jours qui viennent, nous devrions faire un tour en safari-camping de l'ordre de 800 km aller retour en cinq jours dans des sites récemment classés au patrimoine de l'humanité (le Serengeti et le cirque volcanique du Norongoro). Avec chauffeur guide et véhicule adapté, car évidemment on ne peut circuler en vélo et encore moins à pied dans ces zones où la vie sauvage est si intense. Pour l'instant, nous attendons de trouver ici deux ou trois autres personnes pour faire cela à cinq. En dessous de cinq personnes, avec le coût des voitures, des taxes, des prix d'entrées élevés des parcs nationaux, (légitime or noir de la Tanzanie) on ne pourra pas. Alors croisons les doigts et attendons un coup de pouce de la providence, ou plutôt de l'agence Franco Tanzanienne contactée.

Si les lions ne nous mangent pas et si il y a de l'électricité au cybercafé, au retour des parcs, on vous racontera.

Bonjour à tout le monde, bonne semaine pour ceux qui travaillent, et surtout bonheur et santé

Pierre et Marie Hélène

Moshi, Tanzanie, face sud du Kilimandjaro, le 4 Octobre 2007

Après 4 mois, on est donc à 6000 Kms de vélo, exactement 6039, 3000 Kms d'avion par dessus le Soudan et l'Ethiopie, et 1000 Kms de 4X4.

1000 Kms sur des pistes sableuses, ou caillouteuses ou cahoteuses, à travers 4 parcs de la Tanzanie. En safari camping. Ça veut dire des nuits sous toile à l'intérieur des parcs nationaux, avec animaux sauvages pas loin, interdisant de sortir de la tente la nuit, et peu ou pas de confort. Notamment côté sanitaire. Douche froide au seau d'eau au fond du Serengeti.

Bien sûr on voit des animaux. Beaucoup et de près. Presque trop près quand on a crevé une roue à 300 mètres du dernier éléphant et qu'il faut quand même sortir de la voiture pour aider le chauffeur guide. Au passage, nous visiterons la gorge d'Odulvai que l'on dit berceau de l'humanité.

Mais surtout on prend un bain complet de nature vierge. Difficile à imaginer avant de voir.

Pour saisir l'ampleur de l'Afrique, il faut se dire que traverser le parc national du Serengeti qui jouxte celui du Norongoro et son cratère de 30 Kms, représenterait un départ de Valence (Drôme) sur une route goudronnée jusqu'à Romans, suivi d'une piste type « *chemin du chalet dans l'état des raccourcis* », jusqu'à Briançon. (Htes Alpes) Là on serait aux 2/3 du parc seulement. Ensuite on reviendrait à Valence toujours par une piste de terre, en passant par l'Italie....

Une surface comme le Dauphiné, avec Alpes, Vercors et Pilat, avec une seule piste Nord Sud et une Est Ouest, qui serait totalement livrée au monde naturel. Paysage, végétation et animaux. Sauvages donc, vivant en cycle écologique

autonome, proies et prédateurs par milliers faisant migration commune sur des centaines de Kms en fonction des saisons et de la disposition de l'eau. Tel est le Serengeti.

On peut choisir une autre région pour comparer et aider l'imaginaire. Comme de Lyon à Marseille en parc national sans présence de la civilisation en dehors d'humains à l'intérieur de voitures (il est interdit et dangereux d'en sortir) passant au ralenti ...

Nous avons eu l'occasion d'assister à un pillage, par une bande de singes agressifs, de touristes qui pique-niquaient en riant. se croyant à Thoiry en Yvelines ou au Parc de Peaugre en Ardèche. Impressionnant !

Quelques secondes de brutalité sauvage qui rappelle à chacun, heureusement sans gravité finale, où l'on est.

Quels changements de style entre l'Europe, le Moyen orient et l'Afrique.

En Europe, on fait des Kms dans un monde aux règles connues. camping, cuisine, monnaie, culture, ça se ressemble pas mal et le voyage est d'abord un trajet sportif.

Au moyen orient, et déjà en Turquie, se rajoutent les différences culturelles, immenses du fait de l'islam et de son imprégnation sur la vie civile. Sans compter le climat qui devient torride. Stress physique, tension psychique et réglementaire.

En Afrique, tout devient très différent à nouveau. Avec les questions d'intendance au quotidien. Se rajoute la difficulté liée au décalage entre nos moyens et le quotidien des gens. Surtout dans les zones rurales, de montagne ou d'élevage. En ville le décalage est moins difficile à supporter, car il existe aussi des gens à l'aise. L'économie tourne, le commerce bat son train, et on trouve les services qui sont

essentiels aux occidentaux voyageurs. Minimarket, Bankomat, hébergement et alimentation. Plus eau courante, électricité donc accès à Internet notamment. C'est important pour nous et nous ne l'aurions pas tant imaginé avant. Cette liaison, familiale d'abord, est sûrement un élément de notre stabilité dans ces situations très diverses.

Mais finalement on arrive à suivre, à s'adapter, et à ressentir du plaisir dans ce voyage, même quand ça va mal. Ou plutôt une fois que ça va mieux après un truc plus dur.

Nous avons emmené une photo de famille, prise sur la plage du Boucanet Nous sommes onze et ça fait déjà du monde.



C'est notre passeport pour la communication. Déjà en Turquie, mais encore plus en Afrique. On sort la photo, on donne les noms, on donne les âges, on montre les conjoints... et c'est immédiatement retenu et répété à celui qui n'est pas au premier rang et qui n'a pas bien vu quand la photo passe de main en main. Sans une erreur et avec une admiration sans bornes. Surtout pour BIBI. Bibi, c'est le nom donné à Marie Hélène, qui signifie « *grand-mère* » en Swahili. Pour moi ils disent Babou pour « *Grand Pere* ».

On est donc sur les pentes sud du Kilimandjaro dans la ville de Moshi. Point

de départ des expéditions en montagne. Avec guide, porteurs et tout ce qu'il faut. Le tourisme donne du travail à beaucoup. Ça représente une bonne part du PIB, on dit 60 à 70%, à coté du café notamment.

SERENGETI NATIONAL PARK PARK FEES :		
APPROVED TANAPA FEES SCHEDULE FROM 1 st JANUARY 2006		
THE ENTRY FEES ARE VALID FOR SINGLE ENTRY WITHIN TWENTY FOUR HOURS ONLY.		
1. PERSON	NON CITIZEN	CITIZEN
A. ABOVE 16 YEARS	50 USD	1500 TSHS.
B. BETWEEN 5 AND 16 YEARS	10 USD	500 TSHS.
C. BELOW 5 YEARS	FREE	FREE
PERMIT FOR VEHICLES APPROVED FEES FROM - 1 st JULY 2006		
2. VEHICLE		
A. UP TO 2000 KGS	40 USD	10000 TSHS.
B. BETWEEN 2000 AND 3000 KGS	150 USD	25,000 TSHS.
C. ABOVE 3000 - 7000 KGS	200 USD	50,000 TSHS.
D. 7000 - 10000 KGS	300 USD	100,000 TSHS.
3. ACCOMMODATION P/PERSON		
A. REST HOUSE	30 USD	5000 TSHS.
HOSTEL	20 USD	3000 TSHS.
4. CAMPING: PUBLIC CAMPSITE		
A. PERSON ABOVE 16 YEARS	30 USD	1000 TSHS.
B. PERSON BETWEEN 5 AND 16 YEARS	5 USD	500 TSHS.
C. PERSON BELOW 5 YEARS	FREE	FREE
5. SPECIAL CAMPSITE		
A. PERSON ABOVE 16 YEARS	50 USD	1000 TSHS.
B. PERSON BETWEEN 5 AND 16 YEARS	5 USD	500 TSHS.
C. PERSON BELOW 5 YEAR	FREE	FREE
6. FILMING:		
EACH PERSON, INCLUDING ENTRY AND CAMPING FEES BUT EXCLUDING VEHICLE FEES	100 USD	
N.B: FEES NOT REFLECTED IN THE ABOVE SCHEDULE WILL REMAIN AS CURRENTLY CHARGED		

Sûrement que venir en vacances ici, visiter les parcs, faire des safaris, même rustiques en camping, escalader les sommets avec porteurs sont la meilleure façon de contribuer à l'amélioration de la vie des gens en Afrique. Mieux que la charité ou les subventions. Développer le tourisme comme on le fait dans nombre de régions françaises est l'avenir de l'Afrique. Du moins ou surtout celle qui n'a pas de matières premières et qui ne peut miser que sur la qualité et la quantité de sa nature. Avis aux amateurs de rando, treks ou sommets de glace à près de 6000 m

Voilà pour le point du jour. On continue sur Dar El Salam, port de l'Océan Indien face à Zanzibar. C'est à coté, avec seulement 600 Kms ! Donc une bonne dizaine de jours.

On pense à l'automne qui arrive pour vous, alors que nous sommes avec les fleurs de l'hémisphère sud.

Pierre et Marie Hélène



Stone Town, Zanzibar, Tanzanie le 17 Octobre 2007

Nous sommes depuis hier dans la capitale de cette île mythique, au programme de tous les grands voyageurs visant l'Afrique. Zanzibar est un ancien comptoir colonial, après avoir été possession de sultans, dont le nom est synonyme de senteurs, d'épices, d'or et de richesse.

N'étant plus en besoin d'exotisme de catalogue, c'est surtout avec beaucoup d'émotion que nous avons découvert ce qui a fait l'essentiel de l'histoire et la fortune de cette ville : La traite des noirs. Par cette ville plus que par tout autre endroit au monde, des milliers et des milliers de gens ont été conduits sur la voie de l'esclavage. Au delà même de son abolition officielle.

Ici le Dr Livingstone, grand explorateur anglais qui a contribué à faire connaître au monde les conditions inhumaines des esclaves noirs, ponctionnés dans les villages à plus de 1500 Kms du rivage et déplacés en caravanes enchaînées jusqu'à Bagamoyo pour être concentrés sur Zanzibar, est connu de tout le monde. Bien plus que le vote par le parlement français de l'abolition de l'esclavage en 1873. C'était hier...

Pour autant, on ne trouve pas de

ressentiment de ces populations exploitées, ni contre les Arabes, premiers commerçants du genre, ni contre les blancs, premiers consommateurs de cette matière première humaine à travers les colonies d'Amérique.



Partis de Nairobi la dernière semaine de septembre, avec un détour en Safari dans les grandes réserves naturelles de la Tanzanie, nous avons pu nous plonger dans l'océan Indien le 13 octobre, dernier jour du Ramadan après avoir atteint la petite ville de Bagamoyo, à 70 Kms au nord de Dar El Salam, et à 100 Kms tout au plus de l'île de Zanzibar.

Il nous a fallu en rabattre encore un peu pendant ces 3 semaines à descendre au sud en pleine Afrique. Et pourtant, c'est une Afrique plutôt favorisée. Tout y pousse aisément et depuis toujours, et le tourisme se développe du fait des animaux et du Kilimandjaro. Pour autant on est loin, très loin de nos conditions de confort, de services et de consommation du " quand je

veux, ou je veux de chez nous. Le vélo, chargé, comparativement au tourisme en voiture, limite la distance quotidienne parcourue à 80 à 90 Kms au plus. Moins si il y a du vent, si c'est de la piste ou si ça monte. Ces courtes distances obligent à user des moyens locaux dans les mêmes conditions que les tanzaniens car il n'existe pas de ville ni d'hôtel « *spécial touristes étrangers* » tous les 100 Kms...

Bien contents d'avoir une chambre même sommaire, de l'eau pour nous laver, fusse dans un seau, quand on voit les Kms parcourus, bidon sur la tête, par les femmes essentiellement qui s'échelonnent sur les bords de route. Ici, à coté des camions et des bus, peu ou pas de voiture. Mais des vélos, des vélos des vélos. C'est le premier outil de transport au quotidien. Transport de personnes, et transport de marchandises. Les bidons d'eau, jusqu'à 100 litres par bicyclette, le bois, le charbon de bois en énormes sacs, mais aussi les poulets, les bananes et même des chèvres.

Dire que nous avons peur que nos roues se voilent avec nos 30 kg de sacoches... Un vélo ça peut porter lourd, très lourd ! Mais peut être que les vélos d'Afrique, comme ceux d'Asie, sont plus costauds que les nôtres.

On est quand même arrivés au bord de l'océan indien. Fatigués mais contents. Plus fatigués des conditions générales de vie, et de la chaleur-moiteur qui augmentait autant que nous descendions en altitude, que du vélo lui même. Faut dire aussi que Ramadan veut dire beaucoup de bruit dans les villages, la nuit. Avec les hauts parler de mosquées tard le soir et reprenant les prières avant 05 h le matin.

Bon c'est fini.

Par une fête importante, car pour les Musulmans c'est comme notre Noël chrétien et son mois de décembre de folie

commerciale. Grande fête, repas, cadeaux, beaux vêtements et magasins qui tournent à fond. Toute proportion gardée dans la comparaison avec notre société d'hyper-abondance.

Conseillés par Jean Do, français hôtelier ici depuis 15 ans, nous avons décidé d'utiliser un bateau local, un boutre, reliant directement pour les locaux la côte de Bagamoyo à Stone Town capitale de l'île de zanzibar.

Mais on n'avait pas imaginé le bateau. Comme quoi, malgré notre périple et ses nombreuses découvertes, nous restons des naïfs...

Récupéré à la tente par une fourgonnette, on nous amène à une plage. On croyait qu'il y avait un port ... C'est à califourchon sur les épaules d'un géant noir que Marie Hélène sera "*conduite à bord*". Pour ma part je remonte le pantalon et je mets le sac sur la tête. Et nous découvrons le "*boutre*". En fait, un bateau de bois, ventru, qui devait servir à la pêche et dont le mat supportant la voile a été enlevé. 15 mètres environ. Nous sommes 18, équipage compris. Evidemment les seuls blancs. Et c'est parti pour Zanzibar, propulsés par un moteur de hors bord de 40 CV. Une misère compte tenu du poids de l'engin. Après 1 heure environ, c'est la panne moteur... La bougie est encalminée. On démonte, on gratte, et ça repart.

Pendant ce temps, le soleil qui s'est levé cogne dur. Pas d'ombre, pas de bâche. Tout le monde s'avachit progressivement. Marie Hélène, au début rebuté par l'état de crasse du pont en bois, s'endort sans plus tenir compte du contexte. On se fait à tout... Une heure plus tard, j'entends que l'on cogne dans la cale. C'est un "*matelot*" qui signale qu'il serait temps d'écooper !. Ils font la chaîne: un au fond de cale, un en sortie de pont, un sur le pont et le seau va passer de mains en mains pendant le reste du voyage, encore deux heures. Au total

ils ont du écopé près de 1000 litres.

L'arrivée sera tout aussi folklorique. Dans le "port des boutres", il y a des boutres, et aussi une jetée. Comme il y a beaucoup de bateaux, on va grimper et descendre, de boutre en boutre pour gagner le bord. Mais comme la marée est descendue, on est en bas de la jetée, sans escalier. Des mains se tendent, pleins de mains que l'on ressent comme des mains amies, et nous sommes hissés sur le quai, comme nos autres compagnons de voyage.

Voyage original, plein d'imprévus et de couleur locale. Nous sommes en vacances.

Pour autant nous n'avons pu nous empêcher de penser aux embarcations qui quittent l'Afrique de l'ouest pour les îles canaries. On a tous vu des reportages TV sur le sujet, avec des hommes et des femmes qui ne sont pas en vacances, et qui se lancent dans une traversée d'une tout autre ampleur.

Demain on repart pour le continent, par le même chemin et avec un autre bateau.

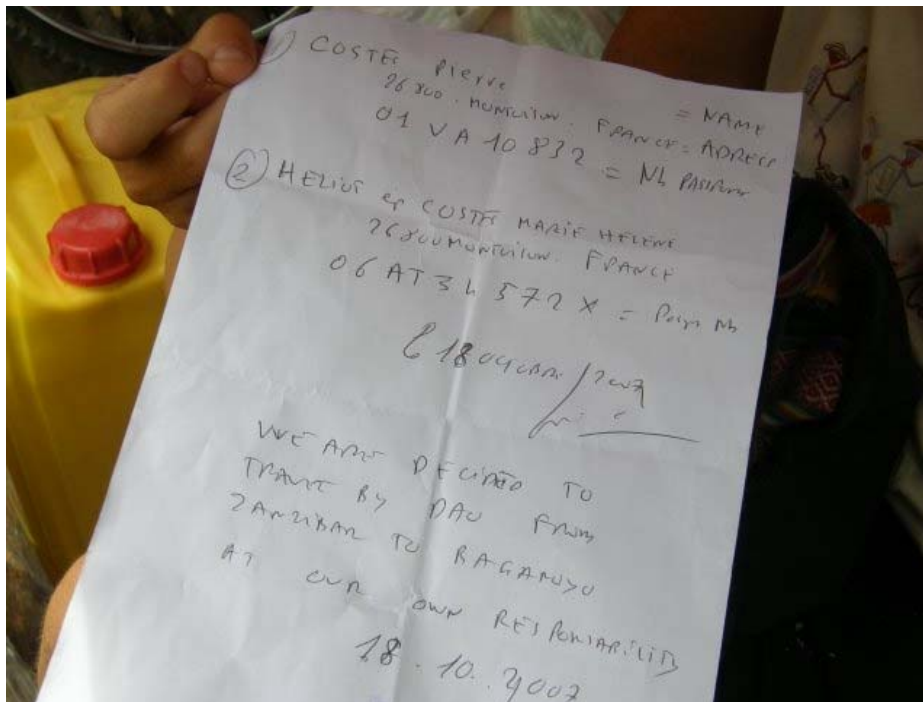
Prévoyants, nous avons fait un tour au port tout à l'heure, on a vu un "capitaine", on a

discuté le prix et l'heure d'embarquement. Ça devrait aller, que personne ne se fasse de soucis d'ailleurs. Les bateaux sont en bois et ils flottent toujours. Heureusement car coté gilets de sauvetage, on a regardé, il n'y en a pas.

Ensuite direction Dar El Salam un peu plus au Sud sur la cote tanzanienne, et recherche d'un transport pour Madagascar, dernière séquence de notre voyage.

Au programme, du vélo encore, mais aussi des rencontres en parlant français cette fois ci. Rencontre des gens au long des étapes, et rencontre de médecins généralistes Malgaches installés en brousse-campagne que nous connaissons à travers l'association Santé Sud et MG France (syndicat de médecins généralistes français) dont je fus un temps responsable.

Un Anglais rencontré récemment nous a annoncé l'existence, épisodique mais certaine, de cargos reliant Madagascar à la Tanzanie, cargos acceptant jusqu'à 12 passagers. On va donc tenter notre chance, pour une traversée "croisière" d'une bonne semaine, avec on l'espère des escales, pourquoi pas aux Comores ou à Mayotte.



En vous souhaitant un bon "Jeudi noir" car l'Internet qui transporte de nos nouvelles transporte en sens inverse un peu des vôtres.

Marie Hélène
et
Pierre

Dar El Salaam (havre de paix), Tanzanie,
le 30 Octobre 2007

Bon, on est encore à Dar el salam, et le cargo doit partir vendredi. En fait de cargo, c'est plutôt un rafiot.

A la mode Africaine, nous sommes passés de main en main et de bureau en bureau, pour aboutir sur le quai du port.

On a vu l'engin.

Environ 50 mètres de long, genre petit ferry rouillé, apte à transporter des marchandises seulement. Le Capitaine « accepte » de prendre quelques passagers, pour 150 dollars, mais sans cabine, sans sanitaire sans services et sans alimentation...

La traversée pour les Comores dure deux jours et deux nuits si tout va bien. Incidemment on apprend qu'il sort d'une avarie moteur et que le départ serait peut être un peu retardé. Samedi en 8 ??

Jusque là, rien de trop inhabituel. On est en Afrique.

Mais il y a autre chose. Compte tenu du ramadan qui s'est terminé récemment, il n'y a pas eu de ferry pour les Comores (régime islamiste) depuis 1 mois et demi. Ce qui veut dire qu'il va y avoir du monde. Beaucoup de candidats au voyage. On est loin des 12 passagers annoncés ! La foule d'ailleurs entoure déjà le bateau et l'armateur nous annonce peut être 100 passagers. Sur le pont, sans équipement spécialement adapté. Je ne parle même pas des « *life jackets* » ou autres radeaux de sauvetage.

Courageux certes, mais pas téméraires et encore moins suicidaires. Voyager dans ces "non conditions" ça nous refroidit car on a déjà donné dans nos précédentes traversées. Et cela s'annonce pire. De plus, attendre encore une semaine, on n'en peut

plus ! Nous avons des fourmis dans les jambes. Ca fait déjà plus de 1 semaine que nous sommes là.

Donc changement de plan. On décolle demain avec un avion de Air Tanzanie qui relie Dar à Moroni. Ne cherchez pas sur le net, ce genre de vol n'est pas répertorié.

La suite sera normalement comme prévu. Un ferry des Comores à Mayotte suivi, au choix, d'un bateau en 2 jours ou d'un avion avec Air Madagascar qui rejoint pour passer la côte ouest.



A part ces « *petits contretemps* », nous faisons des rencontres extraordinaires. Cela va des British en poids lourd qui rejoignent le Cap en Afrique du Sud, au français baroudeur parti depuis un an de l'Ain avec son Toyota plateau 4X4 surmonté d'une cellule de camping car, en passant par une Hollandaise de 30 ans, en tracteur agricole,

seule avec son chien, et qui a comme objectif le pôle sud. Véridique. Son site Internet : www.tractortractor.org.

Rencontre aussi avec des tanzaniens francophiles et francophones car issus du



Congo voisin . Un cinéaste que nous avons surpris en plein tournage du film swahili " *la bague de diamant*" (on traverse en vélo le champ de la camera dans une scène) et un survivant miraculé de combats entre la rébellion de Kabila contre les troupes de Mobutu lors de la guerre de libération de 1997. Nous revenons avec un manuscrit qui relate sa captivité, les tortures par des mercenaires serbes, et l'explosion finale du hangar prison ne laissant que peu de survivants. A nous de trouver un éditeur pour ce témoignage qui vaut thérapie pour son auteur. On peut retrouver sur Google les interviews de l'époque devant CNN et autres medias lorsqu' ils s'intéressaient à l'affaire des mercenaires serbes à Kisangani>.

A Mayotte, nous rencontrerons des amis de Etoile, village qui jouxte Montoisson où nous vivons.

Un dernier mot pour dire que le voyage de retour de Zanzibar à Bagamoyo sur la côte Tanzanienne aura été encore plus



« *authentique* » que le trajet aller. Un petit moteur de 20 CV seulement, sur une boutre en bois de 15 m, chargée à raz bord de cartons de piles chinoises, de sacs de sucre de 50 kg et de bidons de 30 litres d'huile de cuisson.

Ce trop petit moteur, qui avait déjà mauvaise mine sans son capot, est tombé en panne après 5 minutes de fonctionnement. C'est donc à la voile, modèle égyptien en triangle pointe en bas, percée et rapiécée, que nous avons rejoint la côte sur une mer assez agitée. Il fallait bien les 3 hommes pour l'écopage en continu sur les 5 heures de traversée.

Après coup, nous avons compris pourquoi les autorités portuaires de Stone Town nous ont demandé de rédiger et de signer un petit texte en anglais confirmant "*que nous avons été informés des risques à voyager en Dao, et que nous les assumons sous notre seule responsabilité...*" (Dao est le nom donné à ce type de bateau)

Tout ça pour dire que notre soudaine prudence et renoncement au Cargo pour les Comores est argumentée.

Amitiés et bon automne.

Marie Hélène et Pierre

Majunga, côte Ouest de Madagascar le 17 Novembre 2007

Enfin Madagascar.
Mais quelle galère.

Trois semaines pour traverser le canal du Mozambique, nom que porte l'Océan Indien entre la côte africaine et Madagascar. Trois semaines de péripéties pour 2000 kms. On voulait passer par Mayotte, voir l'archipel des Comores... on a vu!

Partis de Dar El Salaam, Tanzanie en avion, car on a reculé devant l'état du "cargo" qui devait nous conduire en 2 jours et une nuit à Moroni, capitale de la Grande Comores, nous sommes arrivés, sans le savoir car ce pays est loin de notre monde, dans une crise politique, institutionnelle et de rébellion.

Notre projet était ensuite de visiter l'île d'Anjouan et de poursuivre, toujours par bateau car les îles sont séparées de 200 Kms seulement, sur Mayotte.
Enfin un saut d'avion ou de cargo devait nous conduire à Madagascar, rêve tant désiré!

On n'a pas réalisé tout de suite. D'ailleurs comment séparer le vrai du faux dans les rumeurs.

L'Union des Comores, république (maintenant islamique) est née d'un référendum en 1974 car à l'époque, la Grande Comore, l'île d'Anjouan et de Mohéli, de même que Mayotte étaient territoires français. Dès sa naissance, il y a eu crise car les autorités françaises ayant dépouillé le référendum d'autodétermination île par île, ont considéré au vu des résultats, que Mayotte devait rester française. Deux ans plus tard, l'Union des Comores proclame sa souveraineté sur Mayotte. La France envoie ses troupes sur place. Bref le conflit de souveraineté perdure et même l'ONU conteste la présence française à Mayotte.

Aux Comores, il faut rajouter l'histoire du mercenaire Bob Donard, français, qui a défrayé la chronique par ses coups d'état menés avec une trentaine de ses mercenaires, faisant et destituant (par assassinat) plusieurs présidents. Bon, Bob Donard n'est pour rien dans nos soucis car il vient de mourir justement le 13 octobre dernier. Au retour nous ferons une explication plus claire de tout cela. En attendant, chacun peut se mettre à jour sur google, avec les mots clés "*Bob Donard*" pour le passé, mais aussi "*crise comorienne*", ou "*embargo Anjouan*" pour l'histoire récente qui nous concerne.

Bref. Après quelques visites sur la première île, la plus grande, avec ses 60 Kms de grand axe, sa capitale Moroni, son volcan en activité, ses palmiers, cocotiers, bananiers et sa population de 250 000 habitants, on cherche un bateau pour Anjouan la deuxième île, plus petite. Ensuite on sait que le bateau "*Maria Galanta*", bien français, bien équipé et bien régulier nous permettra d'atteindre Mayotte. Ce bateau affrété par la France ramène tous les jours ou presque à Anjouan les Comoriens illégaux sans papiers qui débarquent à Mayotte espérant par ce biais rejoindre la France et l'Europe.

Le jour dit, sur le port, c'est l'effervescence. On parle d'embargo, on parle de troupes tanzaniennes dépêchées à Anjouan pour déloger le Président Colonel rebelle qui refuse d'organiser les élections présidentielles et s'accroche au pouvoir. On est en Afrique. L'agitation est forte, on parle, on cause, on recase; Chacun a entendu ceci, un autre cela... et notre bateau est annulé. Il ira à Mohéli, troisième île constituant l'Union des Comores, avec ses 25 000 habitants, sans électricité...

Difficile de savoir si la crise est le vrai motif du changement de destination annoncé pour notre bateau, ou si, simplement, l'affréteur n'a pas de marchandise pour Anjouan. Surtout que sur

la jetée, on trouve un autre bateau qui lui va bien à Anjouan.

Craignant de perdre notre occasion de rejoindre Mayotte, on change de bateau ; Il se dit aussi que c'est peut être le dernier avant l'embargo total d'Anjouan, tel que décrété par l'OUA. (Equivalent de ONU africain)

On aurait pas dû !



Hormis le fait que cette coquille de noix va se transformer en bateau de malades tellement elle roule et tangué (en clair ça gerbe et ça gicle partout, malheur à ceux qui sont couchés par terre ...) on va se trouver réellement coincés dans un "sac de cul". Expression locale pour dire impasse. Sur place la situation se tend, le colonel président est un vrai rebelle, et probablement un peu maffieux, et évidemment le Maria Galanta ne viendra pas de Mayotte.

Retour nocturne sur la Grande Comore, avec une autre coquille de noix, toujours

en 12 heures de mer et je vous passe les détails. On prend ce qui est disponible, car chacun de nous conseiller, gentiment mais fermement, de filer au plus tôt avant que la situation ne dégénère complètement.

Evidemment on a tenté "l'aéroport" d'Anjouan, simple piste en herbe coincée entre la mer et la montagne volcanique, mais les avions de 10 places de "Comore Air Service" n'embarquent ni les vélos ni les sacs. Rien de plus de 10 kgs par tête !

Une fois de retour à Moroni, le piège se referme. Pour les avions à destination de Madagascar, il faut payer en francs comoriens et en espèces. Et la seule banque de l'île ne saura prendre nos différentes cartes bancaires. On nous dit la liaison Internet défectueuse empêchant l'autorisation. Plus tard, en lisant le journal local, nous verrons qu'une décision de justice vient de faire bloquer les avoirs de la banque sur ses comptes en France ! .CQFD

Avec un Internet qui ne marche pas, une banque en rade, un aéroport qui n'a d'international que le nom, et seulement 160 euros en poche, ne restait plus à Marie Hélène que de partir seule à Mayotte (heureusement territoire encore français où nous avons de bons amis) pour arranger le coup. Prendre de l'argent pour la fin du voyage et revenir avec des billets d'avions. C'est pour cela qu'il nous a fallu trois semaines pour arriver ici. C'est pour cela que les nouvelles ne vous arrivaient plus.

C'est comme cela que je suis resté aux Comores, dans une petite pension à crédit, propriété d'un pharmacien en mal de diversification de ses ressources. Neuf jours, car les vols sont loin d'être quotidiens entre les îles, tout seul. Ça fait bizarre quand depuis 6 mois nous vivons 24 heures sur 24 ensemble; comptant l'un sur l'autre au quotidien, partageant les joies et les difficultés.



Avec trois îles, chacune avec sa présidence vice présidence conseil des ministres etc... Et l'Union des îles avec sa présidence vice présidence conseil des ministres etc.. l'avenir n'est pas brillant pour cette république de 600 000 habitants, en révolution depuis plus de 30 ans, qui hésite entre Islamique et Bananière.

Le temps effacera les soucis, et fera ressurgir le délice des rencontres au court de la parenthèse comorienne. Car il y a eu de nombreuses et de belles rencontres. Resterait aussi un autre regard sur la présence de la France dans l'histoire de cette région.

Bon aujourd'hui l'Union des Comores rencontre Madagascar au stade de Moroni. C'est la première participation de l'équipe nationale à la sélection du mondial de foot. Oui ils ont perdu 6/2 au match aller. Pour autant tout le monde ici vibre, le stade dispose d'une nouvelle pelouse synthétique et l'espoir de rejoindre le concert des nations fait oublier, pour un temps, la crise du Président colonel rebelle qu'il va falloir déloger manu militari avec l'appui des forces tanzaniennes dépêchées par l'OUA. Décision difficile pour une population fondamentalement gentille et pacifique.



Demain nous attaquons la route vers Antananarivo, 600 Kms (équivalent de Paris Valence) et ça va monter jusqu'à 1300 m.

Au programme aussi des rencontres avec des généralistes malgaches.

Mais c'est une autre histoire, un autre épisode pour un prochain message

Marie Hélène et Pierre

Antananarivo le 30 novembre 2007

Nous voila rendus.

Avec quelques jours de retard du fait d'une mauvaise agression microbienne fébrile qui m'a pris en traître le dernier jour de pédalage, phénomène psychosomatique lié au stress de l'arrivée affirme Marie Hélène, voila le dernier message pour vous qui nous avez si gentiment accompagné.

Partis le 28 Mai et arrivés le 29 novembre, il nous aura fallu six mois, jour pour jour, pour réaliser ce qui au début n'était qu'un rêve. Rejoindre en vélo les terres rouges de Madagascar. Pourquoi en vélo, pourquoi maintenant, pourquoi Madagascar ? Nous n'avons pas encore trouvé la réponse.

Reste que cette dernière étape, allant de Majunga côte Ouest à la capitale, 600 kms, n'aura pas été la plus facile. D'autant que la "pause comorienne" nous a peut être fait perdre une partie de notre entraînement. Chaleur et humidité de la plaine ouest ont été redoutables. Nous avons d'ailleurs appris hier que cette région sert de zone d'aguerrissement aux militaires malgaches, comme la Guyane pour nos légionnaires.

Ce n'est qu'une fois la montagne attaquée et l'altitude venant que nous avons pleinement apprécié les paysages légendaires et la nature somptueuse de l'île rouge. Camping sauvage près de ruisseaux, baignades dans des rivières charriant des boues rougeâtres, entre pêcheurs et chercheurs d'or.

Pique-nique à l'ombre de gigantesques manguiers, croulant sous les fruits dégustés jusqu'à indigestion, cette île est sûrement un paradis pour les randonneurs. Mais attention, entre Majunga et Antananarivo, 600 km équivalents à Paris Valence, on ne trouve que trois "villes" pour faire le plein des produits comme lait en poudre, nescafé, pâtes ou autre boites de sardines.

Entre ces "villes" sans électricité hormis les groupes électrogènes des petits commerces ou hôtels rustiques, il ne reste que des villages sans commodités. Aucun problème pour les mangues, tomates, bananes mais pas d'épicerie. Il vaut donc mieux être prévoyant.



Nous avons un peu hésité sur l'itinéraire. Prendre la nationale 4, N4 rejoint par la N6 venant de Diego Suarez ou choisir des voies plus détournées. Le souvenir douloureux de notre "itinéraire bis" sur les pistes difficiles de Turquie nous ayant rendus raisonnables, nous optons pour la nationale. Bien nous en a pris. Cette nationale, au revêtement impeccable et aux bornes kilométriques rouges et blanches qui nous sont si familières, est un paradis pour vélo tant le trafic est limité. Avec 4 à 5 véhicules à l'heure au grand maximum (en moyenne quotidienne), quasi exclusivement des minibus ou des camions car il y a très peu de voitures particulières, nous aurons tout le loisir de gravir les plus fortes côtes en effectuant, sans risque, des lacets allant d'un côté à l'autre de la chaussée, à la manière des randonneurs qui

veulent diminuer l'effort.

Pas d'aventure alors ? Si pourtant.

Dans la montée d'un col plus haut que les autres, Marie Hélène me lâche encore une fois. Elle monte bien, même chargée. Au moins 2 Kms dans la vue !

La tentation de la "*tirette*" me tarabuste depuis quelques jours.

Plusieurs fois imaginée, plusieurs fois rêvée. Quand les rares camions me dépassent, ce matin je sens que je vais craquer.

A mi-pente, un gros semi-remorque, plus lourd que les autres, plus lent que les autres, me dépasse à 6 km heure quand je roule à 4 km heure. J'accélère, je le rattrape, je saisis sur son arrière gauche un cordage qui fixe la bâche... et me voila en remorque, ça tire sec sur le bras droit. La main gauche doit cramponner le guidon car les sacoches avant pèsent. La jambe droite bien tendue sur la pédale maintient le vélo incliné à gauche pour éviter de passer sous les roues du camion, c'est dur, mais ça monte tout seul. Incroyable ! 2 kms au plus sont ainsi grimpés...

J'entends déjà Marie Hélène penser "*Ah le chien*" quand elle me verra la dépasser dans cet attelage.

Soudain, je rêve ou quoi ? Je sens la tension du cordage dans ma main qui mollit, je vois l'énorme remorque jaune de 38 tonnes qui semble glisser le long de son tracteur bleu. Mon sang ne fait qu'un tour. « *Bon sang, mais la remorque est en train de se dételer* ». Puis tout va très vite. Dans un énorme bruit elle se détache complètement, s'effondre sur la route, dévie vers le ravin, arrache les bornes de pierre puis s'immobilise dans un grand silence juste au bord du précipice.

Marie Hélène n'a pas le temps d'avoir peur

car elle me voit émerger de l'arrière du camion en même temps qu'elle se retourne sur un tel bruit

Ce n'est pas la peur qui m'envahit brutalement alors, mais un sentiment fort de culpabilité de gosse pris en faute s'attendant à voir le chauffeur hurler, comme si j'avais moi même arraché sa remorque !

Nous aurons aussi une autre petite émotion, lorsque des policiers, visiblement des faux gendarmes, voudront nous arrêter. Mais nous étions sur nos gardes. On nous avait tant parlé de "*brigands*", et nous avions lu un article dans la presse locale sur les mesures qui allaient être prises à l'encontre de telles pratiques.

La gendarmerie malgache met un point d'honneur à toujours être "*tirée à quatre épingles*". Uniformes impeccables, motos ou véhicules impeccables, politesse impeccable, à l'instar de notre propre gendarmerie. Dans exactement les mêmes tenues d'ailleurs. Alors, la vue, au petit matin en rase montagne, de deux individus aux uniformes "*panachés*", de mauvaise allure ne laissait planer aucun doute. Et comme c'était des brigands de "*tempérament malgache*", cela s'est bien terminé.

Car il faut aussi parler des Malgaches. Population paisible, sage, respectueuse, chaleureuse aussi. Population essentiellement rurale, qui élève les zébus dans les hautes terres, et cultive le riz dans tous les creux de vallée. Les malgaches ne sont pas riches, mais pas dans la misère misérable non plus, hormis dans les périphéries de ville ou les très hautes terres montagnardes. On a sûrement beaucoup écrit sur cette population, son respect des anciens, sa sagesse aussi, chaque malgache consacrant sa vie sur terre à préparer sa vie dans l'au delà dans une solidarité communautaire familiale et villageoise. Pays de véritable démocratie

aussi, dont nous avons vécu l'ouverture festive de campagne électorale pour les municipales du 12 décembre et dont les équipements publics et collectifs, qui vont en se développant rapidement, sont respectés par tous. Rien à voir avec ce que nous avons pu voir, en terme d'état et bien publics, dans les précédents pays africains traversés.

Si l'on ne devait retenir qu'un symbole, ce serait l'éducation. Dans tous les bourgs, dans tous les villages, et alors que nombres habitent dans des cases en torchis ou des huttes de paille, le plus beau bâtiment, toujours repeint à neuf, avec dans la cour un mât et un drapeau devant lequel les élèves réunis chantent tous les matins, c'est toujours l'école publique.

Ainsi le périple se termine.

Nous rentrons, mais les vélos restent. Remis à l'ONG Santé Sud, qui accompagne l'installation de médecins généralistes



malgaches dans les campagnes. Ils seront bien utiles car dès les premières pluies, les pistes rendent difficile l'accès aux

communes et villages hors les nationales goudronnées.

Dans ce cadre, la journée d'hier restera pour nous un moment exceptionnel.

Nous avons eu la chance de pouvoir accompagner le Docteur Richard et son épouse, sur son lieu d'installation à 150 km au sud de la capitale. Avec le 4X4, chargé des effets et mobilier personnels, du matériel médical de première installation fourni par Santé Sud, nous avons parcouru difficilement les 35 Kms de pistes boueuses traversant collines et rizières pour atteindre le village qui voyait arriver son premier médecin.

6 Heures aller, 8 heures de retour car entre temps il avait plu, cela donne une idée de l'isolement professionnel de tels médecins de campagne. De leur passion aussi dans le métier qu'ils ont choisi, préférant cette pratique clinique, libérale et de campagne, à une médecine administrative plus planificatrice que soignante qui est la règle dans le pays.

Que dire du conjoint et des deux enfants, quittant la ville, son confort moderne, pour une case sans eau, sans électricité, sans équipement aucun et de seulement 15 mètres carré.

Mais cela est une autre histoire dont on aura l'occasion de reparler.

Antananarivo le 3 / 12 / 2007

Marie Hélène et Pierre Costes